

nous traitez d'ennemis de la classe ouvrière. Sachez que nous ne sommes l'ennemi d'aucune classe, et surtout de la classe ouvrière. Nous n'avons ni parti, ni patrons—notre parti, c'est la justice, nos patrons, l'amour du bien et la patrie, et nous ne sommes l'organe de personne, si ce n'est de la vérité—sans mentir, vous ne pourriez jamais en dire autant ; car, vous le prouvez tous les jours par vos adulations et vos mensonges, votre parti, c'est le désordre, vos patrons, l'amour sans bornes de votre personnalité, et si vous êtes l'organe de quelque chose, c'est de vos seuls intérêts. Où avez-vous découvert que nous ayons pris le parti de la classe riche à l'exclusion des autres classes ? vous êtes fort prodigue d'accusations, mais très avare de preuves, vous avancez beaucoup, mais vous ne prouvez rien.

Nous avons censuré votre manie de surexciter les passions populaires, et d'amener la classe pauvre contre la classe riche. . nous avons dit aux gens du peuple : "ouvriers, n'écoutez pas les perfides conseils de ceux qui prétendent que les riches veulent vous abattre et se nourrir de votre sang—n'oubliez pas que c'est avec leurs richesses que vous achetez le pain de vos familles et que sans eux, vous seriez sans travail."—Voilà ce que nous avons dit. . . Est-ce là, se moquer des artisans et leur déclarer la guerre ? —Franchement, pauvre *Cécile*, tu commences à radoter. . . c'est bien triste à ton âge. . . non, encore une fois, l'*Omnibus* ne s'est pas moqué et ne se moquera jamais de la classe indigente et laborieuse ; sans doute, nous ne la flattons pas servilement, mais les flatteurs ne sont que de faux amis, et si nous ne brûlons pas à ses pieds un encens dont elle n'a pas besoin, c'est qu'au lieu de travailler pour nous, comme notre confrère, nous travaillons pour elle, et qu'une seule pensée nous guide, la pensée du devoir et de son bien—vous terminez votre tirade en déclarant que nous limitons nos sympathies aux *maines blanches*. Franchement, monsieur le rédacteur, nous ne saurions dissimuler que nous avons peu de sympathie pour celles qui ne le sont pas, c'est un goût de propriété que nous avons contracté dans nos familles ; que vous ne le partagiez pas, nous n'avons rien à dire, les goûts sont si bizarres ; mais nous le demandons à nos lecteurs, devez-vous nous en vouloir pour ce contraste de sympathie et cette préférence de couleur relative est-elle un crime ?

Vous ajoutez que nous sommes sublimes de bêtise en prétendant que les riches font vivre les ouvriers, et vous trouvez vous, que ce sont les ouvriers qui font vivre les riches. Nous croyons en avoir dit assez à cet égard, et le public décidera quel est celui d'entre nous, dont la bêtise est la plus sublime. " Les riches, dites-vous, paient aux artisans l'ouvrage qu'ils leur donnent, mais c'est avec l'argent qu'ils se sont procuré par l'usure, le gain illicite et le fruit du travail de leurs subordonnés." Nous nous abstenons de commentaires sur cette contestable opinion, il suffit de la citer pour en démontrer la stupide platitude. Nous ferons seulement observer à nos lecteurs le gracieux compliment que vous décochez à vos concitoyens.

Vous prétendez avoir pour vous le témoignage de votre conscience—ça ne fait pas vo-

tre éloge, car il faut pour cela que l'avez passablement large—vous prétendez avoir pour vous l'approbation du maire et du clergé. . . ce n'est rien moins qu'une diffamation—car prétendre avoir reçu les félicitations du maire et du clergé, c'est prétendre indirectement qu'ils ratifient vos appels à la violence et à l'émeute, vos hypocrisies procédés, et vos dangereux mensonges—franchement, monsieur le rédacteur, vous n'êtes pas adroit, vous tombez dans vos propres embûches ; votre but est de nous perdre dans l'esprit du peuple par la calomnie, de vous populariser à nos dépens et aux dépens de vos compatriotes, mais on vous arrachera votre masque, vos fausses manœuvres seront impitoyablement dévoilées dans toute leur hypocrisie, et alors, la vérité triomphera. Le peuple n'est pas si sottement crédule que vous le supposez ; et il saura distinguer, soyez-en sûr, quel est celui d'entre nous qu'il doit écouter, ou celui qui le flatte, ou celui qui le conseille.

ASCANIO.

Philosophie de l'Ereintement.

II.

Soyons sans pitié, sans merci pour les ennuyeux, fustigeons les manouvriers littéraires qui encombrant le marché de leur prose indigeste, démasquons au grand jour ces hypocrites qui parlent chaque jour, autrement qu'ils ne pensent et n'agissent ; éreintons sans relâche, sans craintes puériles ces bourreaux de l'intelligence publique !

Ereintons les fâcheux, éreintons les ennuyeux, éreintons de toutes nos forces ceux qui nous racontent des histoires bêtes à dormir debout. Ereintons-les !

Ne supportons pas plus patiemment les industriels qui gâchent le français comme plâtre et dont la machine à écrire rivalise de vitesse avec la machine à coudre. A bas tous ces tortionnaires de la langue, du goût et du sens commun !

Le journalisme, lecteurs, est un champ de bataille ; l'écrivain est un soldat, il est astreint à toutes les exigences du service. Sentinelle avancée, ce n'est pas pour lui qu'il travaille. Il est semblable au soldat, la patrie est représentée par son drapeau qui en est le symbole. Il doit lui rester fidèle.

Pourquoi donc n'éreinterions-nous pas les déserteurs, les traîtres ? La plume doit toujours être un noble autel, mais jamais une arme misérable ! Une arme misérable l'arme de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Montesquieu, de Lamartine, de Chateaubriand, de Victor Hugo ! L'arme qui protège et qui blesse, qui conserve et qui détruit, qui tue et qui venge ! Une arme misérable ! jamais. La flèche du Comanche est moins envaincée, l'épée à deux poignées moins tranchante, le stylet italien moins aigu ; le pistolet tue moins juste, le canon Armstrong porte moins loin ! La plume est l'arme de précision, l'arme fondroyante, la plus précieuse et la plus sûre des armes de combat !

Si quelques étourdis ont fait un mauvais usage de cette plume, est-ce une raison pour que nous ne devions plus nous en servir ? Non, certes. Mais tombons sur Pennetier, frappons et refrappons. Et si cette arme formidable se casse entre nos mains, conservons-en le tronçon et frappons encore avec lui.

En tous cas, n'éreintons qu'avec discernement, avec choix, avec prudence. Mais éreintons toujours vigoureusement. Ne craignons rien. L'opinion publique nous rendra justice.

Que nos coups soient violents, mais qu'ils portent juste et soient mérités. De cette façon tous les spectateurs se rangeront de notre côté.

Quant aux bons écrivains, aux bons littérateurs, à ceux qui possèdent un esprit droit, un jugement sain, encourageons-les de toutes nos forces. Fournissons-leur les moyens, par la publicité la plus étendue, de propager leurs idées, de sortir de l'ornière et de se révéler au grand jour. L'intelligence ne doit pas être comprimée ; comme à l'oiseau, il lui faut le grand air pour qu'elle puisse prendre son essor. A nous donc, jeunes gens Canadiens ! Venez nous prêter le renfort de votre talent. Rangez-vous sous notre drapeau pour abattre ceux qui ont usurpé la place que vous devriez occuper !

Bien certainement, les personnes qui aiment et désirent l'indulgence à tout prix, n'aimeront pas cette apologie de l'ereintement. Eh bien ! qu'on m'éreinte à mon tour ! Vous en avez le droit, je serai même très heureux que vous mettiez en pratique à mon égard les préceptes que je viens de vous donner. Je ne vous en garderai aucune rancune. Tout écrivain doit supporter la critique et en faire son profit. Quant à moi, je n'en resterai pas moins votre ami dévoué et sincère

NEMO.

Lo Prince de Galles à Québec.

(Correspondance particulière de l'Omnibus.)

QUÉBEC, 20 août.

Samedi dernier, à Québec comme à Montréal, la pluie battait depuis le matin. On patageait dans les rues, et cependant on allait, on venait ; jamais les promeneurs n'auraient été plus nombreux dans la vieille ville de Champlain.

Chacun, cependant, avait le visage empreint d'un sentiment d'amère déception. Chacun contemplant avec chagrin les arcs de triomphe élevés en l'honneur du prince de Galles. On se rencontrait, on se serrait la main en silence, puis, avec un énorme soupir on se disait : " Quelle triste journée pour recevoir l'héritier de la couronne d'Angleterre ! " Et puis l'on se séparait, on rencontrait un autre ami et on lui disait la même chose.

Les hôtels et les maisons particulières étaient remplis d'étrangers dont l'impatience avait pu à peine se contenir depuis deux ou trois jours, car l'on sait que Québec n'a pas beaucoup de lieux de divertissements où l'on puisse aller se désennuyer.

Bref, tout le monde, dans la matinée était on ne peut plus morne, on ne peut plus triste. . . comme le temps. . . Il faut croire que celui-ci prit en pitié les pauvres Québécois et leur hôtes, car vers midi, la pluie cessa comme par enchantement et un soleil vivifiant vint bientôt sécher de ses rayons ardents le pavé et le macadam des rues. Tout était sauvé !. . . Aussitôt changeant de rue, la gaieté fait place à la tristesse. Chacun se hâte de revêtir ses habits de fêtes, et hommes, femmes, enfants, vieillards, forment un large cordon dans les rues pour se porter vers le quai où l'escadre royale doit jeter l'ancre.

C'était un très beau coup-d'œil que celui qu'offrait alors la ville de Québec. Enfin, vers trois heures, le canon de la citadelle annonça l'arrivée de *Héro*, de *Ariadne* et du *Flying Fish*. On n'entendit plus